

## L'abbé Follioley dernier proviseur ecclésiastique des lycées de France\*

Il y a une vingtaine d'années, quelques nantais octogénaires qui étaient, entre 1890 et 1898, élèves du lycée de Nantes, n'avaient pas oublié l'homme en soutane qui dirigeait en ce temps-là l'établissement de la rue Georges Clémenceau.

L'un d'entre eux, devenu lui-même professeur, m'avait surpris par la précision de ses souvenirs en évoquant l'aspect physique, le caractère et les qualités morales de son ancien proviseur : « sa taille massive, l'assurance et la pénétration du regard, son verbe ferme, presque impérieux, son autorité bienveillante, sa bonté ».



L'Abbé Léopold Follioley

Edouard Herriot, dont nous reparlerons à propos de ses relations avec l'abbé Follioley, a dit de celui-ci qu'il était « de ces prêtres chez qui la douceur, la grâce, l'affectueuse intelligence des esprits et des cœurs font, dans le style le plus naturel, sans l'ombre d'un effort au moins apparent, des éducateurs d'élite ». « Cet abbé était un moraliste plein de finesse » dit encore celui qui fut maire de Lyon pendant un demi siècle. « Quand un élève se plaignait d'avoir été puni injustement, le bon proviseur lui répondait avec onction :

— « Mon enfant, soumettez-vous à cette punition que vous ne méritez pas en souvenir de toutes celles que vous avez méritées et qui ne vous furent pas infligées. »

Léopold Follioley naquit le 17 février 1836, à Colmar, où son père tenait alors garnison. Sa famille était originaire du Briançonnais. Il fit ses études au lycée de Grenoble ; il y eut pour camarade le colonel Raffin qu'il retrouva en 1890 à Nantes, chef d'état-major du XI<sup>e</sup> Corps d'Armée. Bachelier à seize ans avec la mention « bien », il prépare successivement à Metz, sous la direction d'Octave Gréard, puis au lycée Charlemagne, les concours d'entrée à l'école polytechnique puis à l'école normale. A peine est-il à Paris qu'il apprend la mort de son père. Profondément tourmenté par le triste sort de sa mère restée veuve à Grenoble il renonce alors, par sensibilité d'âme, à poursuivre la préparation des concours, et revient près de sa mère.

A dix-huit ans Léopold Follioley a pratiquement terminé ses études scolaires. Il restera donc simplement bachelier — ce qui ne l'empêchera pas, plus tard, de diriger de grandes maisons et de commander à des maîtres éprouvés.

Après un court séjour à Grenoble, il revient à Paris, à la recherche d'une situation. Il entre à « L'Univers », journal dirigé par Louis Veillot, dont il devient le secrétaire. Deux ans plus tard, il est à Saint-Brieuc, attaché à la direction du journal catholique « La Bretagne », puis, alors qu'il n'a encore que vingt ans, rédacteur en chef, à Rennes, du journal « Le Messager de l'Ouest » dont le programme ultramontain est celui de Louis Veillot et de « L'Univers ». A Rennes le jeune rédacteur en chef jouissait de l'estime de Mgr Saint-Marc alors évêque de la cité bretonne. Il contribua largement, à la suite d'une brillante campagne de presse, à la transformation de l'évêché de Rennes en archevêché.

« Le Messager de l'Ouest » n'eut sans doute qu'une brève existence car le jeune journaliste rentre à Paris au cours des premiers mois de 1857.

Léopold Follioley, à cette époque, fait la connaissance de Mgr Paris, évêque d'Arras, le compagnon de luttes de Montalembert et de Veillot dans la grande bataille menée de 1840 à 1850 en faveur de la

liberté d'enseignement. Il suit l'évêque dans son diocèse d'Arras et s'engage aussitôt dans l'état ecclésiastique.

C'est tout naturellement à l'enseignement vers lequel s'étaient, de bonne heure, portés ses rêves de jeunesse, que l'abbé Follioley va désormais se consacrer. Après son ordination, en 1861, il entre dans une société enseignante de prêtres diocésains, et est nommé professeur à Saint-Omer. L'année suivante la direction du collège St-Joseph d'Arras lui est confiée, mais certains de ses collègues estiment son enseignement trop libéral et ses supérieurs sont contraints de le nommer professeur à Marcq-en-Baroeul, près de Lille.

Bien que professeur de l'enseignement libre, l'abbé Follioley, durant son séjour à Arras, s'était lié avec des membres influents de l'Université : le recteur de Douai, l'inspecteur d'Académie, M. Jarry dont il restera pendant plus de trente ans l'ami intime, et avec M. Glachant, chef de cabinet et gendre du ministre de l'Instruction publique, Duruy.

Après une franche explication avec son évêque, l'abbé Follioley, en 1865, offre son concours à l'Université. Il voit le ministre lui-même, devant lequel il se présente en serviteur loyal, venu à l'Université par libre choix. Il plaît ; il est agréé.

Nommé professeur à Josselin, dans le Morbihan, il doit en définitive renoncer à rejoindre son poste, pour rester, à la demande de ses supérieurs, une année encore à Marcq-en-Baroeul. Il consacre cette dernière année au service de l'enseignement libre à la préparation, d'un troisième volume de son « Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle » — les deux premiers ayant été édités à Paris en 1865-1866. Il était en effet grand admirateur des écrivains du « Grand siècle ».

L'abbé Follioley, libéré de ses engagements dans la Société enseignante des prêtres diocésains d'Arras, est nommé principal du collège de Saint-Claude, dans le Jura, en 1866. Il y restera deux ans. L'établissement, alors moribond, comptait à son arrivée 32 élèves. Il en accueillait à son départ, en 1868, 140. Bien considéré par les autorités de la ville — y compris par l'évêque du lieu — le jeune abbé venait de démontrer, à l'occasion de cette première expérience, qu'il possédait les qualités requises pour faire carrière dans l'enseignement d'Etat.

Nommé à Lesneven, où il restera jusqu'en 1873, c'est-à-dire pendant cinq ans, l'abbé Follioley y acquiert très vite, comme à St-Claude, la réputation d'excellent administrateur et de directeur efficace. Les améliorations matérielles apportées aux bâtiments du collège, la progression du nombre des élèves, les relations avec son entourage, particulièrement avec le clergé des environs auquel il prête souvent, le dimanche, son concours, lui assurent une incontestable notoriété.

Le 17 mars 1873, l'abbé Follioley est nommé proviseur du lycée de Laval. A son arrivée, l'établissement dont il assumera la direction jusqu'en 1886, comptait 272 élèves — 70 de moins qu'à Lesneven ! Là il va pouvoir donner la pleine mesure de sa maîtrise, de son autorité, de ses talents. Il obtient de brillants succès et réussit à faire du petit lycée de Laval « le premier lycée, ou peu s'en faut, de l'académie de Rennes — la maison modèle de l'Ouest ». Selon un inspecteur général « le nombre des bons élèves y était plus grand qu'ailleurs ». Lors des concours académiques organisés à Rennes, le lycée de Laval se situait d'ordinaire au premier rang.

On conçoit que les bons résultats obtenus par les lycéens lavallois contribuaient à rendre populaire, dans le pays, celui qui en était l'artisan. Mais cette popularité, dont il bénéficiait, n'empêchait pas quelques détracteurs de se manifester. L'un d'entre eux le désigna un jour en ces termes : « un demi-jésuite du demi-monde ultramontain ».

Pour prix de ses services et de ses succès, l'abbé Follioley reçut, en 1883, la Croix de la Légion d'Honneur. Le 7 décembre 1895, au banquet qui lui fut offert, à Paris, à l'occasion de sa nomination à la dignité d'officier, il prononça ces paroles : « Le lycée de Laval... je n'aimerai jamais davantage, je ne servirai jamais mieux aucune maison. Je lui ai donné quatorze années de ma pleine maturité, quatorze années parfaitement heureuses. »

Il faut croire que son attachement au lycée de Laval était profond et sincère, car il refusa, en 1875, la direction du lycée de Rennes et, en 1877, celle du lycée de Nantes qui lui avaient été proposées.

C'est en définitive à Caen qu'il est nommé, le 3 août 1886. Il y restera quatre ans, jusqu'au 14 août 1890, date de sa nomination à Nantes. Il ne semble pas que l'abbé Follioley connut, à Caen, les mêmes satisfactions qu'à Laval. Pendant son provisorat l'effectif du lycée ne s'accrut que d'une centaine d'élèves. L'un de ses amis a prétendu qu'à Caen, siège d'une académie, il n'avait pu agir avec autant de liberté et de détermination qu'à Laval, par exemple. Peut-être aussi fut-il troublé par les critiques et les manœuvres de certains opposants lorsqu'il fut proposé, en 1887, pour l'évêché de Quimper.

En 1890, la direction du lycée de Nantes, qu'il avait jadis refusée, se trouvait à nouveau vacante. Un inspecteur général écrivait alors : « Ah ! si Monsieur Follioley voulait aller à Nantes ! C'est le seul proviseur qui puisse relever ce lycée... » En 1875, déjà, son nom avait été proposé mais, outre le refus opposé à l'époque par l'intéressé, il semble bien qu'à Nantes quelques notables, pour des raisons d'opportunité, s'étaient déclarés contre ce choix. L'un d'entre eux avait même regretté : « S'il n'était pas abbé... mais une soutane les effraierait ! »

En 1890, M. Jarry, alors recteur de Rennes, vieil ami du prêtre, et le préfet Rivaud qu'on ne pouvait accuser de cléricisme mais qui avait connu l'abbé à Caen, s'entremettaient habilement pour persuader le proviseur de Caen d'accepter d'être muté à Nantes. Le directeur de l'enseignement, Rabier, et finalement le ministre de l'Instruction publique. Léon Bourgeois, intervinrent à leur tour ; l'abbé céda : le 14 août 1890 il était nommé proviseur du lycée de Nantes. « Les nantais, cette fois, observa l'un de ses amis, ne furent plus effrayés par sa soutane. Leur lycée était tout à fait tombé et à relever des fondements au faite. »

L'abbé Follioley dirigea le lycée de Nantes pendant huit ans. « Je doute, a écrit Auguste Salles qui fut à Laval, durant sept ans, son élève et trois ans son collaborateur, je doute qu'il y ait eu dans les fastes universitaires un provisorat aussi remarquable, aussi extraordinaire. Cela tient du prodige. » Au moment où l'abbé Follioley arriva à Nantes, le lycée était, depuis quinze ans, plus qu'en stagnation. C'était la décadence pleine, avouée, reconnue, vainement déplorée. L'abbé Follioley avait connu cette même situation à St-Claude, à Laval. Il disait plaisamment, rapporte André Baiz dans la « Revue universitaire » de 1902, qu'on l'appelait toujours, in extremis, comme l'aumônier des dernières prières.

En fait, à son arrivée, le lycée de Nantes (ville de plus de cent mille habitants) comptait en tout quatre cent quatre-vingts élèves. En 1892, il en accueillait déjà sept cent soixante dix-huit. Au départ du proviseur-abbé, en 1898, mille soixante élèves y étaient inscrits ! Il est vrai qu'entre temps la reconstruction du lycée avait été achevée, ce qui, sans aucun doute, avait favorisé sa renaissance. Mais la vraie cause de cette renaissance, estime Auguste Salles, c'est à la personne même de l'abbé Follioley qu'il la faut rapporter, à son expérience consommée de chef de maison, à sa direction éclairée, à la prestigieuse autorité de sa personne et de sa parole, à sa volonté énergique de mener à bien et jusqu'au bout l'œuvre de relèvement qui lui avait été confiée. Il avait d'ailleurs fallu, ajoute Henri Besseige dans son livre « Herriot parmi nous », que cet ecclésiastique fit preuve de qualités d'esprit et de caractère peu communes, pour avoir été maintenu en place, très exceptionnellement, par le gouvernement d'alors, peu suspect de cléricisme,

L'abbé Follioley était depuis cinq ans proviseur du lycée lorsque, le 30 octobre 1895, Edouard Herriot fut nommé par Raymond Poincaré, alors ministre de l'Instruction publique, professeur de troisième à Nantes.

Le proviseur-abbé n'avait encore jamais rencontré de professeur aussi brillant que ce jeune homme de vingt-trois ans. Edouard Herriot, beaucoup plus tard, au chapitre VI de son livre de souvenirs « Jadis » écrit : « Le lycée de Nantes avait, à cette date, pour proviseur l'abbé

Follioley. Il traita le nouvel arrivant avec une bienveillance et, pour reprendre sa propre expression, une « tendresse » dont je lui demeure, après un demi-siècle, reconnaissant.. Quel contraste avec la dureté d'un Perrot ou d'un Gabriel Monod ! J'ai conservé de lui une lettre que je veux citer parce que, en la relisant, je me suis plus d'une fois demandé si je n'avais pas eu tort de dériver vers la politique ; on m'excusera de ne pas en supprimer ce qu'elle avait, pour moi, de trop obligeant, mais je ne me résigne pas à mutiler ce précieux souvenir ; depuis la mort de mon père, nul ne m'avait parlé de façon plus émouvante... »

« Vous avez pris une place dans mon cœur, d'où rien ne pourra vous chasser. Cette tendresse que je vous garde et qui, de vous à moi, a quelque chose de paternel, m'est certainement très douce ; elle est tout à la fois spontanée et réfléchie. Spontanée parce que toutes vos qualités aimables appellent naturellement l'affection. Réfléchie parce que la Providence de Dieu vous a fait un don — le plus précieux de tous — celui d'agir sur les âmes par votre parole et de faire véritablement des élèves. Croyez-en ma vieille expérience : ce don est très rare et il est de valeur inestimable. Vous seriez criminel de le laisser perdre. Ce qui revient à dire que vous ne devez pas être un pur lettré, un faiseur d'articles ou de livres voire un simple conférencier. Je vous conjure de ne pas manquer votre vocation et, par conséquent, de rester, de devenir de plus en plus, avec une autorité et une compétence croissantes, un directeur et un pasteur de jeunes gens. Pour peu que vous vous en donniez la peine, vous aurez vite une clientèle à conduire : elle sera votre tourment et elle sera votre joie... Je vous embrasse... »

« Comment résister à un tel langage ? Ce prêtre parce que je le sentais affectueux et désintéressé, me faisait accepter sans peine son arbitrage alors que les procédés de M. le directeur Perrot et de M. Gabriel Monod m'exaspéraient. Je pris le parti de rester dans l'Université. A Nantes j'avais pour élève Alphonse de Chateaubriant. Une petite société artistique et littéraire « Le Clou » m'accueillait. Après tant d'années d'internat, c'était, pour la première fois, la liberté. Par bonheur, le cher abbé Follioley ne contrôlait que mon travail universitaire... » Ajoutons que la lettre bouleversante adressée par l'abbé Follioley à Edouard Herriot, après la nomination de celui-ci à Lyon, en 1896, fut lue par Jérôme Tharaud, lors de la réception de l'éminent homme d'Etat à l'Académie française, en 1945.

Un matin des premiers mois de 1898, en disant sa messe à la chapelle du lycée, l'abbé Follioley perdit connaissance et tomba sur les marches de l'autel. Il comprit. Le 7 avril 1898, il était, sur sa demande admis, pour ancienneté d'âge et de services, à faire valoir ses droits à une pension de retraite et, le même jour, nommé proviseur honoraire.

Notons encore qu'au cours de la cérémonie d'inauguration officielle du lycée, le 1<sup>er</sup> septembre 1892, le ministre de l'Instruction publique, Léon Bourgeois, paya publiquement au proviseur de l'établissement un juste tribut d'hommages, et qu'à l'occasion du centenaire de la fondation de l'École Normale Supérieure, en 1895, l'abbé Follioley fut élevé à la dignité d'officier de la Légion d'Honneur.

L'abbé Follioley se retira à Douai où il retrouva certains de ses anciens élèves. Il mourut le 28 octobre 1902, à l'âge de soixante-six ans. Un buste en bronze, œuvre du sculpteur Corneille Theunissen, exécuté pour honorer la mémoire du cent huitième et dernier proviseur-prêtre des lycées de France, fut placé dans la salle de réception du lycée de Nantes et inauguré le 29 juillet 1904.

Etienne RAVILLY

Depuis quelques années, l'histoire des œuvres de jeunesse connaît un regain d'intérêt dont témoignent des publications récentes (1). On redécouvre le rôle essentiel, mais longtemps négligé, joué par les patronages et mouvements de jeunesse en tant que facteur de cohésion et d'animation sociale. Formation spirituelle des individus, brassage des milieux sociaux, lieux de découvertes multiples: les œuvres — et les patronages en particulier — offraient un apprentissage relativement complet de la vie dans un cadre le plus souvent paroissial. C'est pourquoi leur éclipse et leur développement est sans conteste un des phénomènes marquants de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Marléix comme la plupart des villes moyennes bretonnes n'a pas échappé à cette embellie. Une étude de l'ensemble des œuvres catholiques de jeunesse marléiziennes pendant la période 1840-1914 (2), va nous permettre de préciser leurs origines, les liens qui les unissent et les conditions dans lesquelles elles assuraient la transmission de la foi. Ce dernier rôle était certes fondamental, mais nous nous proposons de montrer en comment elles ont concouru, selon les époques, à trois objectifs complémentaires:

- *inciter l'atelier*
- *préparer une élite paroissiale*
- *former des milieux.*

\* Documents consultés:

Paul Cosmi : Notes manuscrites sur le lycée de Nantes et sur le provisorat de l'abbé Follioley (dossier communiqué par M. Joseph Emond, ancien censeur du lycée, neveu de M. Cosmi).

Auguste Salles : « L'abbé Follioley » L. Clouzot, Niort, 1904.

E. Ravilly et J.Y. de Sallier Dupin : « La Ville de Nantes de la Monarchie de juillet à nos jours »; Nantes; Reflets du passé; 1985.

Archives municipales de Nantes : Séries M et R : dossiers du lycée Georges Clémenceau.

(1) Cf. par exemple, *Le mouvement de jeunesse catholique en France de 1840 à 1914*.